

Le Petit Chaperon Blanc

(Suite)

Un matin qu'elle n'eut plus de larmes au cœur, plus de soupçons dans l'âme, elle pria Dieu bien religieusement pour les deux orphelins qui allaient de nouveau se trouver sans l'appui de leur mère, car elle crut que sa dernière heure était venue. On l'emporta à l'hôpital, et Dieu, qui avait entendu sa prière, envoya à ses pauvres sœurs une seconde mère; car elle est bien véritablement une mère des malheureux, cette religieuse, ange ou femme, qui, inspirée par l'amour de son prochain, se consacre tout entière à l'adoucissement des misères humaines. Louise avait une de ces maladies insaisissables à l'examen de la science, et qui, déjouant en quelques jours toutes les ressources de l'art, conduisent rapidement à la tombe.

III

Dans le même temps, le comte Charles de P. faisait des promesses en Afrique. Plusieurs fois, à la suite de brillantes affaires, il avait vu son nom inscrit à l'ordre du jour de l'armée. Brave parmi les plus braves, il s'était fait remarquer en maintes occasions par une rare intrépidité, autant que par la rapide et intelligente précision avec laquelle il exécutait tous les mouvements militaires qui lui étaient transmis. Combattant à l'arrière-garde lors de la malheureuse expédition de Constantine, il avait disputé pied à pied le terrain que les soldats de la France s'étaient vus forcés de céder aux efforts de l'ennemi. C'est dans une de ces fatales journées, et après avoir reçu trois blessures qu'il avait eu la force de tuer de sa propre main un cavalier arabe et l'honneur de lui enlever l'étendard qui flottait au bout de sa lance.

Cette action et ses blessures lui valurent le grade de capitaine et trois mois de congé. Charles de P. revint la France avec bonheur. Ce fut à Marseille qu'il retrouva pour la première fois depuis son départ le soleil de la patrie. Moins brulant que celui de l'Afrique, le soleil de la France n'en est pas moins beau ni moins radieux. Ne sachant comment dépenser les quelques heures qu'il devait rester encore dans la cité phocéenne, il se dirigea du côté de la poste pour retirer les lettres qui auraient pu lui être adressées ou renvoyées d'Alger.

Il en trouva plusieurs: une de sa bonne vieille mère qu'il pressa sur sa poitrine et sur ses lèvres pour la lire avec son cœur, avant de la déchiffrer avec ses yeux. Sa mère l'attendait avec impatience et comptait avec son âme toutes les minutes des heures qui devaient lui ramener son fils bien aimé.

Parmi les autres lettres, il y en avait une timbrée de Gray. On la lui retournait d'Alger, où elle était arrivée le jour même de son départ. Il l'ouvrit, sans émotion, sans curiosité même, car l'écriture lui était complètement inconnue. Cependant c'était celle d'un de ses amis, employé dans une administration de cette ville. La dernière partie de cette lettre révélait dans son cœur de lointains souvenirs; elle était toute consacrée à Louise Albigny.

"Le petit Chaperon-Blanc, lui mandait-on est plus pâle que jamais et vit dans la retraite la plus absolue; il y a plus d'un mois qu'on ne l'a vu à l'église, car elle est à ce qu'il paraît, assez gravement indisposée. Son état de santé n'a cependant rien d'alarmant. Un riche parti s'est présenté dernièrement. Louise l'a refusé, malgré les avantages de la fortune et de la naissance. Cependant le baron de Comptant sur les merveilles de son blason et autant sur ses trente mille francs de rente au soleil pour éblouir le cœur de la jeune fille, ne désespère pas de la conduire à l'an-

"tel de l'hyménée. Tu le vois, cher, notre époque n'est pas si égoïste que des esprits chagrins le prétendent; l'aristocratie de la naissance ne craint pas de s'allier à l'aristocratie de la vertu et de la beauté."

Ainsi que nous l'avons dit, ces quelques lignes, écrites avant la translation du petit Chaperon-Blanc à l'hôpital de Gray, réveillèrent dans la pensée du brillant officier un souvenir qu'il avait pu croire éteint, mais qui n'était en réalité qu'assoupi.

Comme la route de Gray, était celle qu'il devait prendre pour se rendre au château de sa mère, il n'hésita point à répondre à la voix de son cœur, lui demandant s'il ne renoncera pas quelques heures à ses affections de garnison. "Je resterai tout un jour à Gray, dit-il; Dieu me pardonnera sans doute ce retard apporté aux baisers de ma mère, puisque je ne dois m'y arrêter que pour voir un de ses plus doux anges." Le soir même il partit pour Avignon. Il n'y resta que le temps nécessaire pour y dîner et visiter le tombeau de la belle Laure de Noves. Puis rapidement il reprit sa course, traversant à vol d'oiseau pour ainsi dire, les villes écheonnées sur les bords du Rhône, ce beau fleuve de la France.

Oh! comme son cœur battit lorsqu'il aperçut au loin le clocher de l'église où le petit Chaperon-Blanc allait prier Dieu et où pour la première fois il rencontra Louise, belle et jolie, comme une vierge de Raphaël, devant l'autel de la sainte Vierge, son auguste et bien-aimée protectrice!

A la vue de ce clocher, ses espérances se réveillèrent dans son cœur; Louise ne me repoussera plus, pensait-il en regardant sa poitrine décorée par l'étoile de l'honneur; je lui dirai que la croix des braves me rendra digne d'elle ma guidé au combat et m'a porté bonheur; je lui dirai que je serai le père de ses petites sœurs, si, propice à mes vœux, elle consent à me donner une part dans sa vie.

Ainsi pensait et disait le comte Charles de P., en entrant dans la petite ville de Gray, qu'il avait quittée dix-huit mois auparavant pour aller chercher la gloire et les épaulettes de capitaine sur une terre devenue française.

(A suivre)

AVIS

A l'avenir, le bureau de l'Immigration sera dans la bâtisse de M. Jos Guerrete, vis-à-vis du magasin de M. T. M. RICHARDS, rue de la Traverse.

AUX INTERESSÉS qui voudraient me voir à mon bureau, je serai à leur disposition de 8 à 10 heures A. M., et de 2 à 5 heures P. M.

WILLIE T. PERRON, Inspecteur de l'Immigration, 17-3 m.

AVIS

Le Docteur Z. Vézina, de Fraser-ville, spécialiste pour les yeux, nez, gorge et oreilles viendra à Edmundston tous les deuxièmes et quatrièmes jours et mardi de chaque mois, et se tiendra à la disposition de ceux qui voudront le consulter, du lundi midi au mardi soir, chez Monsieur Jos Gagné près de l'Hôtel Royal.

A VENDRE

Un Automobile "Buick", 35 forces, presque neuf, en très bon ordre, conditions faciles.

S'adresser à: T. E. BOUDREAU, Barbier, Edmundston, N. B.

Si vous voulez faire plaisir à une amie, venez à "Madawaska" et achetez lui une belle boîte de papier et enveloppes de luxe.

Pourquoi pas aussi à la campagne?

Tous les printemps, dans les villes, on fait ce qu'il est convenu d'appeler "le grand Ménage" de l'intérieur et de l'extérieur des bâtiments. S'en trouverait-il de réfractaires à cette bonne habitude que les lois faites tout exprès pour l'hygiène et la salubrité des habitants, les forcerait à agir.

A part la raison hygiénique, il y a l'ensemble de propriété et d'ordre qui font la beauté attrayante et l'honneur des citadins. Plus les autorités sont dévouées à la propriété et l'embellissement de leur cité, plus aussi régneront l'élégance et l'attrait, plus on aimera d'y demeurer.

Pourquoi pas la même chose, et la même propriété à la campagne? A-t-on moins besoins de bon air, de vue agréable, à la campagne?

Les cultivateurs, qui n'ont pas encore compris cela, se disent souvent: "Oh! nous ne sommes pas renfermés comme les citadins, entre quatre murs, et condamnés à ne jamais voir le soleil. Nous avons la rivière, la mer, la forêt, les montagnes, les champs embasés qui nous apportent la saine brise, etc."

Tout ceci est parfaitement vrai. Mais il faut plus que cela pour constituer un village de campagne; il faut des habitations de tout genre pour abriter et les villageois et les bestiaux de la ferme. Et c'est autour de ces logements qu'il est nécessaire, tout propre et exquise et du bon goût qui font l'élégance et le charme de la campagne.

Même dans les fermes, il m'a été donné de voir par fois une telle négligence, de telles saletés, tout autour de certains logements, qu'en effet, il fallait se retirer loin, près de la mer ou de la montagne pour ne pas être asphyxié.

Les écuries et étables, en général, sont très mal tenues à la campagne. On voit dans ces intérieurs une telle malpropreté qu'on se demanderait comment les animaux peuvent y garder la vie.

La chose se fait de plus en plus rare, ne diriez-vous. Mais malheureusement, elle se rencontre encore trop souvent: les vaches servant de perchets aux poules pendant l'hiver, tandis que du plafond toujours trop bas, pendent des milliers de toiles d'araignée qui s'y sont accumulées depuis que la grange est faite et ressemblent à autant de sacs de cendre, sur lesquels vous vous frappez infailliblement la tête, chaque fois que vous entrez, debout, dans cette vacherie, vrais nids de peste et de dangers sanitaires.

Tout à côté des vaches laitières, vous entrevoiez la paille d'un veau émergeant des sales débris et margouillis dans lesquels le reste est enfoui et en décomposition avancée. Ce petit animal, qui demande beaucoup de soin et d'air pur, a été asphyxié, à cause du manque complet de ventilation.

Faites-vous une idée, si vous le pouvez, de la quantité et qualité de lait que peut avoir le fermier de vaches mal soignées.

En d'autres étables, et celles-ci sont encore trop nombreuses, on pêche, au contraire, par trop de ventilation, c'est-à-dire que l'abri n'est qu'à demi fini. Il pleut, il neige, il vente tout l'hiver sur les animaux qui grelottent de froid, les quatre pattes ensemble, jusqu'à ce que, vers la fin de l'hiver, elles, les pattes, tombent "en l'air": ce qui montre combien dure encore est la vie de ces animaux.

Dans les deux cas précités, les cultivateurs se plaignent que la saison a été très rigoureuse, pour l'hiver, et que les bestiaux de la ferme. Ce ne sont pas autant les froids de la saison que le manque de courage et de courage de celui qui entreprend de garder un troupeau dans de telles conditions.

Entrez dans la bergerie, vous y

trouvez autant de négligence et de saleté. La moitié des jeunes agneaux gisent dans l'ordure morte d'inanition. La laine des brebis est décollée de la peau et tombante, si elle n'est pas déjà accrochée aux épaules et aux brossailles des environs. Non plus pour ces fermiers-là l'élevage du mouton ne paie pas. Avec une telle paresse, ce serait l'extraordinaire, si le maintien de semblables troupeaux ne ruinait pas entièrement leur propriété.

Vous n'avez pas encore visité le porcherie? Entrez-y. Ou plutôt non, n'y entrez pas; vous ne pourriez en sortir, surtout à cette saison de l'année, où toutes les saletés accumulées pendant l'hiver et mêlées à la glace et à la neige fondue, en font une pâte gluante et sordide à vous renverser par terre. On est, comme ça, à se préparer de la viande pour l'été. Quelle monstruosité que de donner à un tel propriétaire le beau nom de "fermier".

Vous n'avez pas encore vu le porailleur non plus. Il n'en existe pas, puisque vous avez vu les poules juchées sur le dos des vaches, dans l'étable.

N'allez pas non plus chez ces cultivateurs que la fumée et le ronge, pour trouver des cours et des débris de logements mieux tenus. Là c'est le désordre complet, c'est la malpropreté à son comble, au moins l'égal en tout point à ce qui existe dans les granges. Maintenant que la neige est disparue, en passant dans le chemin, vous apercevrez un traineau soulevé et à moitié renversé, étant accroché au siège, de la faucelle qui, elle aussi comme bien d'autres instruments aratoires, a passé l'hiver "au grand air".

Relever les débris, les copeaux, les ossements épars, les lambeaux de peaux de bêtes crevées pendant l'hiver et que les chiens ont traînés partout autour de la maison et des granges, c'est trop d'ouvrage pour de tels morts-téboul.

Plus tard, en juin prochain, les femmes de la maison se lamentent que le "pai-fini" des fleurs de l'extérieur n'est pas du tout agréable, qu'il ne fait pas bon ouvrir les fenêtres, du côté des cours. Etonnant, c'est qu'il n'y ait pas plus de maldades, dans ces environs si mal-sains.

Après avoir rié et enlevé les détritus, et même tout ce qui est désagréable à la vue, l'entrevue qui mérite ce nom répand à profusion de la chaux partout où il en voit la nécessité: dans la cave, les étables, les égoûts d'éviers, etc.; ensuite il blanchit muron, granges, clôtures d'en avant sa propriété, etc.

Voilà l'homme qui sait et veut vivre sur une ferme et y garder ses enfants heureux et satisfaits. Cette famille au moins peut ouvrir toutes grandes les fenêtres de la maison et jouir de l'agréable propriété des cours et jardins avoisinants: elle peut aussi et sans danger pour sa santé ouvrir bien grands ses poumons et sa voir l'air embasé de la campagne, joints, nées et bonheur après lesquels soupirent les gens de la ville. D. F. L.

L'âge véritable, celui qui compte, ce n'est pas le nombre des années que nous avons vécues, c'est le nombre des années qui nous restent à vivre.

Une femme regrette quelquefois les baisers qu'elle a donnés: un homme ne regrette seulement que ceux qu'il n'a pas réussi à donner.

Quatre sortes de personnes dans le monde: les amoureux, les ambitieux, les observateurs et les imbéciles. Ce sont les imbéciles qui sont les plus heureux.

Suite de la 6ème colonne
On peut de nouveau herse et détruire une seconde pousse de mauvaises herbes, et ainsi de suite jusqu'en automne, aussi tard que possible. On arrive par ce moyen à nettoyer la terre des graines de moutarde et autres qu'elle contient, et il ne s'agit plus qu'à prévenir l'introduction de nouvelles graines.

Aux Fumeurs de Tabac Canadien

Vous qui avez de la difficulté à vous procurer les qualités de tabac que vous désirez, vous pouvez maintenant le faire en achetant direct de nous. Nous vous le vendrons aux prix du gros.

Nos tabacs sont garantis de première qualité. Ecrivez pour nos listes de prix. Adresse: 3302 rue St-Hubert, 2ème étage, Montréal, Canada.

PROGRAMME

"Le Carillon de Dunkerque"	Chanson française
Duo de piano: "Laps"	Military March
"Germaine Cousin"	
(1er Acte)	
"Les Deux Moqueuses"	
"Germaine Cousin"	
(2e Acte)	
"Le Martyre de St. Inace"	Récitation
"Germaine Cousin"	
Epilogue	
Piano: "Jolly Comrades"	March
"Ma Photographie"	Say-ète comique
Piano: "Red Fez"	March
"Jacqueline et Marton"	Comique
Duo de piano: "Day Dreams of Mouth"	Song
"Hymn of War"	March
Fin	

La destruction de la moutarde sauvage

A certains moments de l'été, on rencontre dans la province de Québec autant de champs jaunes de moutarde, qu'on en rencontre qui sont blancs de marguerites. Ces deux mauvaises herbes semblent être cultivées avec soin dans certains districts, et on serait presque porté à croire que c'est le cas de la moutarde tout au moins, quand on a eu l'occasion, comme l'auteur de cet article, d'entendre des cultivateurs qui paraissent sans cela raisonnables, prétendre des cultivateurs qui paraissent sans cela raisonnables, prétendre que cette mauvaise herbe ne faisait pas de mal, qu'au contraire, elle empêchait parfois le grain de verser.

Les dégâts occasionnés par la moutarde sont considérables, et d'autant plus sérieux, qu'ils sont en quelque sorte invisibles. En effet, la moutarde n'empoisonne pas le bétail, parce qu'elle ne croît que dans le grain; elle ne détruit pas complètement le grain dans les champs où elle pousse, comme le font beaucoup d'autres mauvaises herbes dans les cultures qu'elles envahissent, mais elle absorbe du sol des quantités d'eau extraordinaires, qu'elle évapore juste au moment où nos terres en ont le plus besoin. On calcule qu'un champ de grains infesté de moutardes, perd par ce fait pendant la saison, des milliers de gallons d'eau qui sans cela augmenteraient considérablement la croissance du bon grain.

Les cultivateurs qui ont de la moutarde sur leurs terres se désespèrent pour la planter, de la difficulté qu'ils ont à la détruire, ignorant la facilité avec laquelle cela peut se faire, quand on comprend la nature de la plante et de la graine. On entend souvent des cultivateurs raconter qu'ils ont semé du grain tout à fait propre, sur un certain retour de prairie sur lequel on n'avait pas vu de moutarde depuis cinq, dix, quinze ans; c'est bien aussi le cas. L'idée générale est que

la graine de moutarde, contenant beaucoup d'huile, peut rester enfouie dans le sol durant plusieurs années sans mourir. Lorsqu'elle est assez profondément pour ne pas être exposée aux conditions qui favorisent la germination, telles que l'air et la chaleur.

D'autre part, on sait qu'une graine de moutarde de grosseur moyenne peut contenir de 20 à 40 ou 50 milliers grains. Comme ces graines sont mûres bien avant la récolte du grain, elles tombent simplement sur le sol, et sont enlevées par le premier labour. Quand le morceau de terre est labouré de nouveau au bout de quelques années, les graines de moutarde enfouies sont raménées à la surface, et produisent une nouvelle récolte de moutarde dont on ne s'explique pas l'origine.

Connaissant cette manière de se comporter de la plante et des graines, il est aisé d'en détruire les moyens de destruction, qui sont tout d'abord: de ne jamais semer du grain contenant les graines de moutarde ensuite de ne jamais semer de grain pendant deux années et plus sur le même terrain, et enfin de détruire les graines de moutarde contenues dans le sol, au moyen des labour d'été et des herbes que nous avons déjà si souvent recommandées.

Ces labours d'été consistent à labourer aussitôt que possible après l'enlèvement des récoltes, sur les terrains où cela peut se faire, et à rouler le guéret pour lui redonner contact avec le sous-sol, et l'empêcher de sécher. Un léger coup de herse après le rouleau, aidera encore mieux à conserver l'humidité. Au bout de quelques jours, les graines de mauvaises herbes qui sont contenues par milliers dans le sol, commencent à germer, et quand les petites plantes ont atteint un ou deux pouces de hauteur, on les détruit facilement par un bon coup de herse. Au bout d'une semaine

Suite à la 6ème colonne.